

Nationalisme et problématique de développement en Afrique

Par Jean Gobert Tanoh

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Politique

11 décembre 2011

L'impasse politique qui prévaut aujourd'hui en Côte d'Ivoire, après le second tour des élections présidentielles du 28 Novembre 2010, permet de penser les questions, non moins importantes, du nationalisme et du développement., préoccupations majeures s'il en est. En présentant Alassane OUATTARA comme « le candidat de l'étranger », et donc implicitement étranger lui-même, son adversaire Laurent GBAGBO n'exprime pas seulement son nationalisme mais prévient de ce qu'une éventuelle élection de OUATTARA est hautement dangereuse pour la Côte d'Ivoire, en favorisant une invasion de l'extérieur, qui, sans doute, mettrait à mal son développement. On perçoit au fond de cela l'idée selon laquelle le développement essentiel, ou le bien-être général des pays africains, résulterait d'une conscience nationaliste aiguë, sachant se méfier de l'impérialisme occidental ou du néocolonialisme. C'est la conviction des africanistes noirs, qui n'hésitent pas à crier sur tous les toits du monde pour chaque problème en Afrique, même quand la cause est ridicule, voire humiliante. Non encore libérés de la colonisation, alors qu'elle n'a pas été, en vérité, très négative, certains Noirs entretiennent un conflit permanent avec eux-mêmes, dans une constante méfiance de l'Occident. Alors, comment parvenir à nous penser et à penser significativement nos sociétés, dans un contexte mondial et universel, où les concepts ont une charge fondamentalement 'occidentale' ? Ne courons-nous pas le risque d'une confusion conceptuelle, qui nous éloignerait de la compréhension essentielle des choses, parce que trop méfiants et soucieux d'une originalité irréductible ? La tendance à fonder le développement à partir du nationalisme, alors qu'apparaissent incompatibles historiquement et substantiellement développement et nationalisme, n'est-elle pas symptomatique du danger de cette confusion ? On pourrait s'en convaincre en suivant ces points de notre réflexion :

- I- Le regard sur l'histoire
- II- La vacuité du nationalisme
- III- La liberté substantielle

I- LE REGARD SUR L'HISTOIRE

Jeter un regard sur l'histoire, c'est être attentif à des situations précises, où phénoménologiquement peut se comprendre le risque de penser l'essor d'un pays ou d'un peuple dans la perspective radicale du nationalisme. En clair, aussi bien en Afrique que dans le monde, jamais, dans l'histoire, un pays n'est pas parvenu à un niveau social acceptable ou développé sur la simple base du nationalisme. Tout effort à aller de l'avant exige absolument une sortie de soi tant personnelle que collective. Cela suppose la nécessaire intégration de différences plurielles, qui débordent toute tentative de réduction ; et dont la dynamique

imprime toujours à un pays sa marche vivante dans l'histoire. L'exemple du plus puissant pays du monde, c'est-à-dire les Etats-Unis, est éloquent, bien que son histoire soit particulière, et donc différente de celle des nations occidentales. Mais c'est la preuve même que l'intégration des différences est une source déterminante de progrès .

En nous appuyant uniquement sur l'histoire des pays africains, précisément sur deux pays qui ont fait des options opposées, celle de HOUPHOUET-BOIGNY en Côte d'Ivoire et celle de SEKOU TOURE pour la Guinée-Conakry, nous nous rendons compte du drame que le nationalisme fait courir à un peuple donné. Et pour mieux le saisir, il faut savoir que la Guinée-Conakry est naturellement plus riche que la Côte d'Ivoire, au point que son sous-sol est considéré par les experts comme un scandale géologique. A cela, il faut ajouter une bonne couverture végétale. Pourtant le pays est encore pauvre, pour certains même très pauvre. C'est une frustration constante pour les Guinéens, vu le contraste entre les possibilités naturelles de leur pays et l'état dans lequel il se trouve. La raison de cette situation est bien évidemment l'option nationaliste de SEKOU TOURE, doublée d'une dictature odieuse, qui historiquement est déterminée en 1958 par le « NON de la Guinée à DE GAULLE », dans un discours devenu célèbre, où le président déclarait avec beaucoup d'éloquence : « préférer la liberté dans la pauvreté à l'esclavage dans l'opulence. » Peut-être que des raisons historiques, liées sans doute à la colonisation, pourraient expliquer ou même justifier une telle préférence. Toutefois, sauf à prendre en compte avec fermeté la finalité essentielle du pouvoir politique, qui est celle de la promotion absolue de tout l'homme et de tout homme, on parvient, avec ressentiment et sans hauteur d'esprit, à des options, qui rendent terriblement inhumaine la gestion de ce pouvoir. Cette préférence, qui peut être considérée comme l'intuition fondamentale du système politique de SEKOU TOURE, constitue d'une manière ou d'une autre l'aiguillon de tout mouvement nationaliste, dans la mesure où il y est essentiellement question de la dignité humaine. Or cette question n'en demeure pas moins complexe, puisqu'il s'agit radicalement de l'homme, de telle sorte qu'aucune idéologie, si elle ne se déploie avec prudence et sagesse, ne peut humainement l'atteindre, c'est-à-dire promouvoir et préserver l'humanité de l'homme, telle que la donne à entendre le concept même de dignité. La dignité humaine est avant tout l'objectivation absolue du respect sacré de la vie humaine ; il faut donc la promouvoir en suivant ses exigences pour qu'elle soit conforme à son idéal substantiel. En disant que « la dignité de l'homme repose dans la pensée »¹, Pascal n'énonce pas simplement un principe philosophique, mais montre combien il est nécessaire à l'homme d'appliquer son esprit de manière fondamentale aux choses, pour déterminer les exigences de sa vie, sans lesquelles celle-ci perd de sa substance, c'est-à-dire de sa dignité.

Chercher à promouvoir et préserver la dignité humaine par des idéologies peu prudentes comme le nationalisme n'est ni moins ni plus qu'une démarche absurde, ce qui s'atteste aisément par le constat de l'histoire, où la violence apparaît comme son corollaire. Plus que cela, la violence est même son essence, de telle sorte qu'il est inenvisageable de voir un nationalisme fondamentalement pacifique. Violence subtile et insidieuse, ou manifeste et inhumaine, le nationalisme s'en nourrit abondamment. C'est bien pourquoi les nationalistes deviennent en général des dictateurs sans scrupules, méprisant foncièrement l'homme et la vie humaine. En Guinée, le camp Boiro de SEKOU TOURE, où périt le premier secrétaire général de l'Organisation de l'Unité Africaine (O.U.A) DIALLO TELLY en est le triste symbole.

¹ Pascal, Pensées, Paris, Hachette, 1972, p.73.

Alors, l'idée d'une pauvreté dans la liberté signifie, au fond, que ce qui importe n'est pas l'homme concret mais la satisfaction d'une idéologie, au mépris des besoins fondamentaux de l'homme que sont : l'éducation, la santé, le logement, la nourriture et l'emploi. L'objection immédiate pourrait être que même ces besoins sont bien pris en compte par le nationalisme ; et on pourrait avoir la prétention d'avancer que c'est justement pour leur meilleure prise en compte qu'il convient de ne pas s'encombrer de coopération, laquelle demeure essentiellement une exploitation. C'est une conviction sans consistance dans la mesure où, pour des populations importantes, en forte croissance, comme en Afrique, le développement de ces besoins exige toujours des expertises extérieures. C'est d'autant plus absurde pour les Africains, sortis de la colonisation sans base réelle pour répondre à ces besoins, de prétendre à une radicale autonomie. Et c'est là que se trouve toute l'intuition politique de HOUPHOUET-BOIGNY. Il a toujours pensé pour la Côte d'Ivoire et les pays d'Afrique qu'il leur est absolument nécessaire d'apprendre auprès de ceux qui savent pour mieux assumer plus tard leurs indépendances. Car, l'indépendance des pays africains n'aura de sens véritable que si ses enfants parviennent à s'approprier le génie des grandes nations. D'où son étroite collaboration avec la France, que certains esprits mesquins qualifiaient de vassalisation. Outre cela, pour lui, l'accueil de l'étranger, avec attention, est un principe fondamental de développement. Il en a fait presque une mystique de son action politique. Devenu vieux, HOUPHOUET disait, sans triomphalisme, que son cœur était plein d'amour, qu'il n'y avait plus de place pour la haine. On peut apprécier diversement cette profession de foi, mais ceux qui savent observer les choses pourront saisir sa sincérité, au regard de la forte présence des populations étrangères en Côte d'Ivoire que les nouveaux maîtres tentent de diaboliser, en y voyant la source de nos malheurs.

Apprendre pour mieux nous assumer, voilà l'idée déterminante de l'action globale de HOUPHOUET-BOIGNY, qui a fait de la Côte d'Ivoire un pays respecté. HOUPHOUET avait une haute idée de la politique : faire en sorte que l'homme vive au mieux les exigences de son être et de sa société. Point n'est besoin d'entrer dans les conflits idéologiques qui éloignent les Africains de leurs défis primordiaux. Deux choses donc structuraient l'option politique de HOUPHOUET-BOIGNY : l'éducation et la santé. 45% du budget étaient consacrés à l'éducation. Il s'agissait de former les jeunes par un personnel qualifié, si bien que jusqu'à une date récente, avant sa mort, il y avait des coopérants de plusieurs nationalités, française, canadienne et celles de l'Afrique, dans l'enseignement secondaire et supérieur. Le recrutement était fait, non sur la base de la nationalité ivoirienne, mais sur la compétence. C'est en 1990, sous la poussée des opposants, aujourd'hui au pouvoir, que l'exigence de la nationalité va être introduite dans le recrutement des enseignants. C'était la montée de ce nationalisme qui nous donne aujourd'hui des fruits amers. La protection de la santé est, quant à elle, une exigence première, car l'homme ne peut être très productif pour son pays que s'il est en bonne santé. Une intelligence dans un corps malade est un drame à la fois personnel et collectif. Dès lors, la nécessité de combiner l'éducation et la santé comme axe principal de la gestion politique était devenue une constance de son gouvernement.

Le résultat de cette intuition politique, qui ne s'est pas encombrée d'un nationalisme absurde, visant la radicale rupture avec l'Occident sous prétexte qu'il opprime notre dignité d'homme, fut manifeste, faisant de la Côte d'Ivoire un important pays de la sous-région ouest-africaine et de l'Afrique en général, alors que les deux grands centres de l'Afrique Occidentale Française étaient le Sénégal et le Dahomey (l'actuel Bénin). Et quand aujourd'hui certains Ivoiriens affirment que la Côte d'Ivoire est un pays important de la sous-région ; ils le disent comme si cela est tombé du ciel. C'est le fruit d'une intelligence politique qui doit inspirer ; et non, par prétention, pour tenter de faire croire absolument que l'option antérieure

fut mauvaise, en plaçant la Côte d'Ivoire sur le pire chemin de son destin. Si, au début de l'indépendance de la Côte d'Ivoire, on avait eu un régime nationaliste et belliqueux, prêt à demander à la France de lui rendre compte de sa gestion coloniale, et de lui retourner ce qu'elle aurait pillé, jamais le pays ne serait devenu ce qu'il est avec un système économique relativement solide, qui lui permet de supporter plus d'une décennie de crise meurtrière et déshumanisante. Deux des preuves marquantes de l'intelligence politique de HOUPHOUET-BOIGNY sont : d'abord le fait qu'il s'est fait ami de tous les présidents français, de droite ou de gauche, parce que sa priorité était d'atteler son petit pays à la Grande France comme il se plaisait à nommer dans ses discours la puissance coloniale, pour qu'il devienne un grand pays plus tard, avec l'éthique essentielle de la paix. Ensuite, le développement de l'agriculture au lieu d'une exploitation du sous-sol ou du pétrole découvert en 1977, parce que l'agriculture fait travailler la population, en même temps qu'elle lui procure des revenus importants. L'Etat, par là, rend chacun participant au développement du pays. Et la Côte d'Ivoire n'est-elle pas devenue la première productrice mondiale de cacao ? Toute cette intelligence politique se fonde subtilement sur cette pensée : « Seule la personne qui a la foi en elle-même est capable d'avoir la foi dans les autres, parce qu'elle seule a la certitude qu'elle sera pareille, demain comme aujourd'hui. »²

A l'aube des indépendances, HOUPHOUET avait affiché son hostilité à un quelconque panafricanisme, visant une certaine fédération ouest-africaine, en déclarant que : « La Côte d'Ivoire ne sera pas la vache à lait d'une quelconque fédération. » Cette déclaration, apparemment choquante, ne visait pas à préserver de façon orgueilleuse la Côte d'Ivoire, mais plutôt à se méfier du nationalisme qui sous-tendait le projet. C'est même étrange d'entendre parler d'un fédéralisme africain, alors que manquent aux pays africains, surtout à cette époque, des repères substantiels pour s'installer harmonieusement et durablement dans l'histoire. Des peuples, viscéralement attachés à leurs particularités ethnique, culturelle et régionale, pouvaient-ils saisir la dialectique de l'Un et du multiple, pour en faire une éthique essentielle à leurs actions collectives ? On pourrait nous accuser d'être excessif et même ignorant dans notre approche, si la réalité actuelle des pays africains, avec leurs incohérences politiques, aux conséquences tragiques pour leurs peuples, n'était pas là pour, malheureusement, l'attester éloquemment. Mais on tente, parfois, de voir dans ces incohérences politiques une quête d'authenticité parce que « l'Afrique traditionnelle est ébranlée, déstabilisée et humiliée par une raison conquérante. »³

L'excessive tendance à une appropriation radicale de soi, dans un contexte de relation mondialisée, où la sagesse voudrait qu'on observe patiemment et intelligemment ceux qui savent pour mieux se libérer d'eux sans rejet, est, sans doute, la raison fondamentale qui justifie et explique notre défectueuse marche dans l'histoire. Elle se marque par notre incapacité à nous approprier, de façon vivante, des concepts essentiels comme la justice, la politique et le respect de la différence, qui structurent les pays soucieux d'appartenir à l'histoire. Celle-ci demeure la progression constante de l'homme dans le mystère de son humanité. L'homme doit guider l'action politique pour que celle-ci corresponde à son essence. Une politique qui « mange » l'homme devient absurde. Que l'on vienne à absolutiser l'idéologie au détriment de l'homme, voilà ce qui explique le drame de certains pays comme la Guinée et aujourd'hui la Côte d'Ivoire. « La maladie du déracinement »⁴ dont parle Simone WEIL peut paradoxalement trouver sa cause dans le nationalisme, en rendant simplement l'homme étranger à lui-même, quand une telle doctrine, vide de toute substance, ne porte pas

² Erich FROMM, L'art d'aimer, Paris, Desclée De Brouwer, 1995, p.143.

³ Pierre OUATTARA, Quel chemin vers une Patrie en Afrique ?, Abidjan, UCAO, 2006, p.36.

⁴ Simone WEIL, L'enracinement, Paris, Gallimard, 1949, p. 62.

en soi la dynamique du progrès, fondamentalement déterminée par une profonde et vivante représentation du temps et de l'espace. Les pays à option nationaliste connaissent peu de progrès, stagnent ou régressent, parce que la conscience nationaliste n'intègre pas à sa vision des choses la substance des concepts déterminants du temps et de l'espace. C'est pourquoi, le nationalisme, qui n'est rien d'autre que vacuité, ne peut absolument pas fonder le développement essentiel et durable d'un peuple. Pour comprendre cette vacuité, et voir le péril que représente le nationalisme pour les pays en quête de développement, il suffit, d'un point de vue philosophique, de saisir qu'aucun projet consistant pour l'homme, ne peut échapper à la nécessité absolue de se penser en fonction des exigences conceptuelles du temps et de l'espace.

II- LA VACUITE DU NATIONALISME

Depuis Kant, nous savons que le temps et l'espace sont des formes a priori de nos connaissances, c'est-à-dire des données fondamentales, en dehors desquelles il est impossible de penser rigoureusement les choses, dans le sens leur vérité. Ce qui veut dire que la vérité des choses, pour la conscience représentative, n'a pas pour cadre seulement le temps et l'espace, mais que ceux-ci, pour autant qu'ils restent essentiels aux choses, déterminent et même façonnent leur vérité. Ainsi l'être et l'apparence des choses doivent être toujours pensés en fonction du temps et de l'espace, car l'apparence, qui n'est que la perception immédiate de l'être, manifeste précisément le temps et l'espace dans lesquels se déploie l'infini richesse de l'être ou de l'essence. Alors Kant peut écrire : « Le temps et l'espace sont donc deux sources a priori de connaissance, où on peut puiser a priori des connaissances synthétiques, comme surtout la mathématique en donne un exemple éclatant par rapport à la connaissance de l'espace et de ses rapports. »⁵ Des connaissances synthétiques a priori qui ne relèvent pas de l'expérience en tant que telle, mais qui permettent de la comprendre quand celle-ci vient à être, avec ses éventuelles mutations. Dès lors, la représentation intuitive de l'espace et du temps doit toujours maintenir leur essence, c'est-à-dire ce qu'ils sont en leur vérité ; et qui, justement, permet au concept de donner à la pensée toute sa pertinence.

L'espace et le temps sont les formes a priori de nos connaissances, mais ils le sont ainsi parce que leur essence indivisible demeure dans la manifestation des phénomènes. En clair, le temps T2 n'est pas différent du temps T1 ; ce qu'est le temps, il le demeure dans la succession continue des instants : « Le temps lui-même est « immuable et permanent, il ne s'écoule pas », ce n'est pas le temps qui change, mais quelque chose dans le temps. Dans chaque maintenant le temps est le même maintenant ; il est constamment lui-même. Le temps est le pur demeurer, et c'est seulement en tant qu'il demeure que sont possibles la succession et le changement. »⁶ Donc, de ce que peuvent être et ne pas être les choses. Le temps rend, pour ainsi dire, possible le devenir des choses. Dans ce sens, l'immutabilité et la permanence du temps préserve l'identité des choses dans leur constant changement ; et le changement n'est possible que si l'identité est un soi dynamique. Tout comme le temps, l'espace conserve une certaine unité que les divisions territoriales ne sauraient remettre en cause. Autrement dit les délimitations particulières que les hommes affectent à l'espace ne peuvent en aucun cas changer l'essence de l'espace et les lois qui sont les siennes demeurent identiques en tout lieu. Et cette identité n'en détermine pas moins les choses. Ainsi, ce que sont les choses, dans leur devenir, relève autant du temps et de l'espace que de nos délimitation territoriales. « L'espace est une grandeur par rapport à laquelle les fractions finies, déterminées quant à la mesure, et

⁵ E. KANT, Critique de la raison pure, p.105.

⁶ M. HEIDEGGER, Qu'est-ce qu'une chose ? , p.257.

les compositions arrivent toujours trop tard ; c'est une grandeur dans laquelle le fini de cette espèce n'a absolument aucun droit et ne joue aucun rôle dans la détermination de l'essence. C'est pourquoi l'espace est une « grandeur infinie ». Ce qui ne veut pas dire « sans fin », bien plutôt à l'inverse condition de toute division et tout morcellement fini. »⁷

Or, le sentiment nationaliste est précisément l'absolutisation des morcellements finis de l'espace comme territoires, avec ce qui a pu s'y construire, grâce au temps, comme culture, traditions, langue et religion. L'idée essentielle du nationalisme est celle de l'irréductibilité du particularisme territorial, culturel, traditionnel, linguistique et religieux, dans la mesure où c'est bien en ces éléments que se comprend l'idée de nation. Un peuple est une nation si ces éléments forment l'unité de celui-ci. Cela veut dire que le nationaliste pose comme fondamentales les données en lesquelles il se définit par rapport aux autres. Son humanité est avant tout celle que lui donne son territoire, sa culture, sa tradition, sa langue et sa religion. Ce qui, de toute évidence, est absurde si tant est que toutes ces particularités sont postérieures à l'homme. Celui-ci naît homme en se surprenant à être d'un territoire, d'une culture, d'une tradition, d'une langue et d'une religion. Ce qui signifie qu'un individu A qui se surprend à être de tel territoire, de telles culture, tradition, langue et religion, aurait pu appartenir à un autre territoire, une autre culture, tradition, langue et religion et ne serait pas devenu ontologiquement moins homme. Donc ces traits qui définissent les nations sont purement contingents. Et rien ne justifie l'inclination de l'homme à faire de certains peuples des sous-hommes, à partir de leur territoire, de leur culture, de leur tradition, de leur langue et de leur religion. Ces traits peuvent susciter des interrogations sur leur dynamique vitale ; mais cela ne veut pourtant pas dire que les hommes qui se définissent ainsi seraient moins hommes. Ce n'est pas leur humanité qui pose problème, mais leur capacité à correspondre pleinement à celle-ci. Dès lors, ce qui est fondamental, et qui fait du nationalisme une vacuité dangereuse pour les peuples, comme l'histoire l'atteste, c'est la nécessité de penser les choses dans leur dimension universelle. Or, par quoi nous est-il possible de saisir cette dimension des choses ? N'est-ce pas par une compréhension rigoureuse de l'essence du temps et de l'espace ? Je ne peux penser l'universalité des choses pour les saisir dans leur particularité que si je réalise que celles-ci sont avant tout portées par un temps identique et un espace tout aussi identique, de telle manière que les lois qui les régissent traversent leurs morcellements humains. Y aurait-il moins d'heures par jour en Afrique qu'en Europe ou en Australie ? N'est-ce pas la même division du jour en 24 heures ? La loi de la pesanteur est-elle autre chose en Afrique qu'en Amérique ? Le discours nationaliste est l'aveu d'une incapacité malade à comprendre et à penser universellement les choses. Cela est d'autant plus vrai que jamais le nationaliste ne peut se soustraire à la vérité du temps et de l'espace. La dynamique de leur universalité, en laquelle s'épanouissent les choses, fait qu'il est difficile aux nationalistes d'établir des relations de quiétude avec les autres. Leur conscience bouillonne, pour ainsi dire, de la contraction existentielle en laquelle ils s'installent. D'où les multiples soupçons de complots, avec exécutions, que l'on peut observer sous les pouvoirs nationalistes. L'impossibilité d'une représentation universelle des choses, à partir de laquelle les particularités acquièrent leur véritable sens, caractérise proprement le discours nationaliste, ce qui le rend, dans l'évolution des choses, odieux. Autrement dit, la possibilité de penser le particulier pour qu'il participe du sens profond de l'existence humaine, exige une appropriation pensante de l'universel, portant, sans doute, son ancrage. Car, dans l'universel se trouve toujours le particulier. C'est donc une fois déconnecté, d'une certaine manière, de la dynamique de l'universel, vers laquelle font signe le temps et l'espace, que le particulier se vide de sa véritable substance, en devenant méconnaissable et dangereux. N'est-ce pas ce qui est à comprendre dans l'impératif

⁷ Ibid, p.205.

catégorique de Kant ? La raison pratique se fonde sur la raison théorique, c'est-à-dire sur la capacité à penser le moralement bon, appréciable universellement, en fonction des données fondamentales de l'intuition pure (espace et temps) et des concepts purs. En effet, Kant écrit : « Agis comme si la maxime de ton action devrait être érigée par ta volonté en loi universelle de la nature. »⁸ Ce qui renvoie, essentiellement, à se départir de tout enfermement dans les sentiments et tendances obscurs des particularités pour porter à l'éclat le substantiellement présent en nous, où s'accomplit profondément l'humanité de l'homme, celle qui fait qu'en tout homme je me perçois homme. Or, pour le dire trivialement, le nationalisme est soucieux de tout, sauf de l'homme, dans la mesure où son jugement des choses est substantiellement vide. Puisqu'il se prive des exigences fondamentales de la pensée, où l'homme élève les choses à leur sens véritable, et dont Kant nous a admirablement exposé les principes, comment pourrait-il en être autrement pour le nationalisme ? En vérité, si l'homme pense, c'est pour aller au fond des choses, c'est-à-dire s'élever à leurs principes essentiels pour se libérer de l'obscurantisme des particularités, qui, malheureusement, détermine le nationalisme. Tout se passe comme si, pour le nationaliste, la pensée ne portait pas en soi l'exigence de l'universel. En vérité, si nous pensons, c'est parce que nous sommes fondamentalement habités par l'universel ; ou plus exactement, c'est parce que notre être se tient en lui. N'est-ce pas d'ailleurs la raison même de la philosophie, à laquelle la pensée de Kant donne un écho saisissant ? « La pensée n'est pas représentation immédiate, mais médiate. Ce qu'elle vise lorsqu'elle représente n'est pas l'individuel, « ceci », mais justement l'universel. La représentation de ce qui vaut pour beaucoup, et dans la mesure où elle a valeur pour beaucoup, est la représentation de quelque chose d'universel, cet universel qui est commun à tout ce qui relève de lui, est le concept. »⁹

Au delà cette vacuité, qui caractérise tout nationalisme, le nationalisme africain nous apparaît encore plus absurde. Comment parler de nationalisme, là où il y a a priori défaut de culture, de tradition, de langue et de religion communes ? Cette absurdité est si manifeste qu'on s'attache au seul élément du territoire pour parler de patriotisme. Or comment parler d'une conscience patriotique profonde et authentique, si nous fait défaut l'exigence d'un habiter substantiel en soi ? Cela ne peut être que « du patriotisme instinctif, fait de la bouillie du cœur. »¹⁰ La conséquence, c'est la confusion. On parle du nationalisme comme du patriotisme, et du patriotisme comme du nationalisme. Ce qui compte ce n'est pas tant de savoir si c'est ceci ou cela que d'affirmer la liberté de son être ou la souveraineté de son territoire face à une présence, jugée menaçante et envahissante. En clair, cela n'obéit pas nécessairement une conviction réfléchie, sinon il aurait été facile de se rendre compte que ce que l'on croit être le chemin de salut n'est pas moins périlleux ; tant il est vrai que l'élément auquel on s'est accroché pour réclamer, avec une violence parfois meurtrière, sa souveraine liberté et identité n'a pas de détermination en soi. Il n'est tel que parce que porté par la dynamique universelle du temps et de l'espace. Dans ce sens, les limites territoriales restent, d'une certaine façon, imaginaires, sans effet sur la continuité dynamique de l'espace, si bien que même l'immigré est aussi compétent, sinon parfois plus, que celui qui est originaire du territoire. Si les limites territoriales déterminaient essentiellement les peuples, jamais il n'aurait été possible à un immigré d'intégrer un peuple donné, et de le faire bénéficier de son savoir. Si les cultures, les traditions, les langues et les religions étaient radicalement irréductibles, jamais l'osmose enrichissante entre les peuples n'aurait été possible ; et le monde s'en trouverait malheureux. Et cela parce que le monde même n'a sa vérité que dans

⁸ KANT, Les fondements de la métaphysique des mœurs, trad. Victor Delbos, Paris, Delagrave, 1973. p.45.

⁹ Heidegger, Qu'est-ce qu'une chose ? p.147.

¹⁰ Augustin DIBI, la pierre rejetée par les bâtisseurs, devenue angulaire, in Patriote du 19 Novembre 2010.

son universalité, de telle manière que les parties qui le composent sont rigoureusement traversées par celle-ci. Elles ne peuvent prétendre à une harmonie que si elles se construisent sur la base de leur universalité, pour laquelle il est fait de l'homme un être pensant. C'est la vérité fondamentale de tout développement, parce que mû par l'appropriation de la liberté substantielle.

III-LA LIBERTE SUBSTANTIELLE

Le développement est, incontestablement, la conséquence d'une représentation suffisante et profonde de l'homme et du monde. Il est, pour ainsi dire, la mesure de notre capacité à rendre autant que possible effective la vérité substantielle de l'homme et du monde, celle qui fait, justement, qu'il leur est possible de se tenir et de se déployer dans le temps et dans l'espace. Il s'agit, alors, pour l'homme, de se rendre libre vis-à-vis de soi pour correspondre au fond permanent des choses, à partir duquel un rapport authentique à celles-ci peut se traduire en développement effectif. Le concept de développement donne à entendre implicitement l'exigence de cette liberté correspondant au fond des choses, dans la mesure où, supposant épanouissement, il ne peut être tel que s'il est mû par une véritable liberté; alors seulement il peut se représenter les données nécessaires pour construire harmonieusement les choses dans leur constante évolution. La liberté substantielle détermine une approche rigoureuse des choses parce qu'elle est plus soucieuse de rendre celles-ci telles qu'elles sont que de les tronquer. En elle s'exprime simplement l'exigence de l'universel. L'universel, ce qui vaut pour soi, et valable pour tous. En tant que tel, il est la lumière du développement. A l'inverse, là où le développement pose problème, fait défaut la lumière de l'universel ou peut-être brille-t-elle de façon obscure. Autrement dit, sa lumière est, paradoxalement, son obscurité. La confusion permanente, qui règne dans l'esprit de certains Africains, est de croire que l'universel coïncide avec l'Occident, à tel point que, pris dans un africanisme exacerbé, ils cherchent une absolue particularité dans leurs cultures, langues et traditions ; ce qui finit par les rendre méconnaissables, parce qu'incapables de se tenir dans un dialogue universel avec les autres. Or, il est évident que ce dialogue ne saurait être esquivé, dans la mesure où l'homme, dès l'instant qu'il est homme, appartient à une humanité universelle. L'universel, ce qui vaut pour soi et valable pour tous, appelle à la liberté substantielle pour traduire en données existentielles les exigences essentielles des choses dans leur changement.

Le développement repose sur des valeurs fondamentales, bien qu'il soit souvent pensé en termes de structures et d'infrastructures qualitatives et quantitatives. Cela est d'autant plus vrai que la portée sociale de ces données n'aura toute sa consistance que si elle est tenue par des valeurs fondamentales, parmi lesquelles la première est l'homme. Il est la première valeur fondamentale du développement parce que tout part de lui et revient à lui.¹¹ La manière de se penser est alors déterminante dans l'aspiration de l'homme au développement. Plus il se pense à partir du fond universel qui le caractérise, et dont le signe qui est en lui est la faculté de penser, plus devient possible sa capacité à déployer les choses selon les exigences du temps et de l'espace. En clair, c'est seulement quand l'homme saisit l'universel comme ce qui le porte, qu'il peut penser le développement de manière consistante. Or, le nationalisme, qui apparaît comme un amour instinctif, « se confond avec le goût des coutumes, avec le respect des aïeux et la mémoire du passé. »¹² C'est une doctrine de l'exaltation des déterminations particulières, sur fond d'irréductibilité. Poser des coutumes, la mémoire d'un passé particulier, la culture, comme des réalités irréductibles, c'est ramer à

¹¹ Jean Gobert TANO, De la vérité vivante du concept de développement, Contrepointphilosophique du 21 Février 2010.

¹² Alexis de TOCQUEVILLE, De la démocratie en Amérique, p.140.

contre-courant de l'homme qui doit nécessairement se penser à partir de l'universalité qui le détermine, et sans laquelle manquerait de teneur sa représentation particulière des choses. L'identité universelle de l'homme, qui l'engage conséquemment dans son existence, doit devenir un souci¹³, au sens où l'entend Heidegger, c'est-à-dire ce qui est devenu certitude en vue de sa sauvegarde. Ainsi, substantiellement libre, l'homme ne peut percevoir la différence comme hostilité, mais plutôt comme la donnée enrichissante de l'universel. L'universel est toujours enrichissant, c'est pourquoi il demeure le socle de tout développement.

Rendre les choses vraies, bonnes et agréables à tous, tel est, d'une certaine manière, le but de tout développement. Il s'agit alors d'atteindre l'homme dans son humanité, en rendant celle-ci plus heureuse. Comment atteindre un tel but si on n'est pas porté par la sauvegarde de l'universel, qui nous libère de nos égoïsmes, doctrinalement appelés nationalisme. C'est « de l'égoïsme réfléchi qui coïncide avec ce moment où l'individu, sujet de droit, se considère comme une fin en soi et pas comme un moyen au service de la société. »¹⁴ Dans le nationalisme, on cherche plus à se plaire à soi-même qu'à plaire à l'homme, c'est-à-dire à œuvrer, par les moyens nécessaires, pour l'aider à vivre pleinement sa dignité. Le développement implique la nécessité de l'ouverture aux autres, étant donné que jamais on n'a suffisamment soi-même pour ignorer les éventuelles aides extérieures. C'est pourquoi il importe de faire le deuil de son orgueil, quand bien même on percevrait comme très opprimantes certaines relations. Ce n'est pas de la faiblesse puisqu'il s'agit, sans doute, d'un moment dans le processus de l'appropriation substantielle des choses. Vouloir immédiatement que celles-ci soient comme il nous plaît, alors que reste encore très problématique leur bonne compréhension, celle qui les perçoit comme manifestation d'un tout essentiel, n'en demeure pas moins périlleux. C'est pourquoi, particulièrement en Afrique, là où l'on a tenté de montrer que le nationalisme était tout indiqué pour donner aux peuples leur total épanouissement, une épouvantable misère en est résultée.

L'idée nationaliste et révolutionnaire, selon laquelle la liberté dans la pauvreté est préférable à l'opulence dans l'exclavage, est une conviction qui s'appuie sur des préférences particulières, à la limite de la célébration de soi, et non sur les exigences de la liberté véritable, qui a nécessairement pour souci le bien-être général de l'homme. La liberté est si profonde qu'elle a comme éthique fondamentale la protection et la promotion de la vie humaine, valeur de toutes les valeurs humaines, en la rendant autant que possible plus conforme à sa dynamique. Or, la liberté dans la pauvreté est une liberté sans consistance dans la mesure où elle ne correspond à rien, concernant l'aspiration légitime de l'homme à vivre heureux ; et selon le dicton populaire, l'homme qui a faim n'est pas un homme libre. Ce dicton est la mesure de toute la contradiction de cette idée nationaliste et révolutionnaire ; et permet en même temps de comprendre comment le nationalisme est en soi vacuité. C'est une doctrine pleine de contradictions par la violence même dont elle se sert pour gagner les réfractaires. N'est-ce pas pourquoi la révolution nationaliste mange souvent ses enfants ?

Les valeurs de justice, de l'égalité, des libertés individuelles, du respect de l'altérité et de la différence, si essentielles pour la cohésion et la stabilité paisible d'un peuple, ont-elles véritablement un sens pour le nationalisme ? Sans doute non ! Et pourtant, il est évident que sans une conscience aiguë de ces valeurs, pas de paix pour un peuple ; et sans la paix, pas de développement. La paix est le préalable absolu du développement parce qu'elle est essentiellement unité profonde de l'homme à soi-même dans la liberté, laquelle n'est possible que par une appropriation vivante de l'universel. Cette appropriation est, en effet, une substantialisation profonde des valeurs qu'exige le développement d'un pays ; c'est-à-dire qu'elle permet de les enraciner en nous, et d'autre part, surtout, de pouvoir les penser

¹³ Heidegger, *Etre et temps*, p.241.

¹⁴ OUATTARA Pierre, *Quel chemin vers une Patrie en Afrique ?* p.96.

profondément, sans les détruire, dans leur sens originel, en fonction des variations des données de notre histoire et de notre existence. En toute vérité, aucune valeur déterminante, aussi bien individuellement que collectivement, ne peut « porter durablement des fruits », si elle ne se tient et se maintient dans une pensée universelle des choses. C'est là le propre de l'esprit, car si l'homme dispose de l'esprit, qui ne saurait être limité, c'est bien pour transcender toute forme de limite, et même de limitation. Or, il est clair que le nationalisme est limitation. C'est la limitation de l'homme dans un territoire, dans une culture, dans une tradition, dans une langue. Et l'illusion, c'est de croire que c'est la meilleure façon de préserver ces choses. La meilleure façon de les préserver, c'est de les confronter rudement aux autres cultures, traditions, langues, pour qu'elles manifestent ce qu'elles ont d'universellement recevable, pour en faire de véritables piliers de développement. Il est inconcevable de se blottir derrière des contingences politiques et de ne pas percevoir, avec vigueur et clarté, cette nécessité de l'histoire. Celle-ci participera à l'humanisation de l'homme si elle se déploie dans l'exigence de penser universellement les choses, dans une profonde liberté. Alors, la politique sera l'affaire d'hommes aux grandes qualités humaines ; et non « des hommes en tant qu'ils sont potentiellement méchants, passionnés, violents, égoïstes, menteurs et tricheurs... »¹⁵ Et donc toujours prêts à transformer cette potentialité en réalité, en faisant de la politique une véritable jungle, où règne la pure animalité de l'homme. L'attention aux exigences de l'esprit transfigure l'animalité de l'homme pour le rendre plus apte à être un authentique acteur de l'histoire, et donc du développement. C'est quand l'esprit a en vue des réalités supérieures, non égoïstes, qu'il peut concevoir harmonieusement les aspirations de l'être de l'homme et de sa société. Et selon le mot d'Angélus Silésus, mystique allemand, l'homme regarde vers le ciel, et la bête vers la terre. La symbolique du ciel renvoie à ce fond universel, qui caractérise l'homme, sans lequel aucune vue profonde sur les choses ne peut être efficace et constructive. Il s'agit donc d'un appel constant de l'homme à lui-même, à se maintenir dans ce fond universel, pour rendre plus agréable son existence au cœur des préoccupations et des nécessités quotidiennes, parmi lesquelles se trouve principalement cette nécessité collective du développement des peuples. Quant à la symbolique de la terre, elle renvoie à un enfermement sur soi, sur son territoire, sur sa culture, sur sa tradition, sur sa langue, qui très rapidement devient manifestation des pires instincts de l'homme, en détruisant toute cohésion sociale.

CONCLUSION

Le développement, dans son intime consonance comme épanouissement intégral de l'homme et de sa société, ne peut être effectif que si et seulement si l'homme qui le déploie se pense fondamentalement à partir de l'universalité en laquelle se tiennent, d'une manière ou d'une autre, les choses. A la marche universelle de la science et de la technologie doit s'articuler celle des valeurs essentielles comme le respect sacré de la vie humaine, la liberté, la justice, l'égalité, l'altérité, irréductibles à tout territoire, à toute culture, à toute tradition, langue et religion. Il n'y aura jamais une façon particulière pour un peuple de sentir ce que c'est que par exemple la liberté ou la justice, sauf si les hommes qui le composent ont « trois pieds et trois bras ».

¹⁵ Eric WEIL, Essais et Conférences I, Tome I, Paris, Vrin, 1991, p.164.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DE TOCQUEVILLE, (A), De la démocratie en Amérique, Paris, Union Générale des Editions, 1963.
- DIBI, (A), La pierre rejetée par les bâtisseurs, devenue angulaire in Le Patriote du 19 Novembre 2010.
- FROMM, (E), L'art d'aimer, Paris, Desclée de Brouwer, 1995.
- HEIDEGGER, (M), Etre et Temps, trad. François VEZIN, Paris, Gallimard, 1986.
- ---idem-----, Qu'est-ce qu'une chose ? Trad. Jean REBOUL et Jacques TAMINAUX, Paris, Gallimard, 1971.
- KANT, (E), Critique de la raison pure, trad. J.L DELAMARRE et François MARTY, Paris, Gallimard, 1980.
- ----idem-----, Fondements de la métaphysique des mœurs, Trad. Victor DELBOS, Paris, Delagrave, 1973.
- OUATTARA, (P), Quel chemin vers une Patrie en Afrique ? , Abidjan, UCAO, 2006.
- PASCAL, (B), Pensées, Paris, Hachette, 1972.
- TANO, (J.G), De la vérité vivante du concept de développement, Contrepointphilosophique du 21 Février 2010.
- WEIL, (E), Essais et Conférences I, Tome I, Paris, Beauchesne, 1982.
- WEIL, (S), L'enracinement, Paris, Gallimard, 1949.